
CHAPITRE 1

UN CONTINENT PEU PEUPLÉ

TOUS LES HISTORIENS SEMBLENT relativement d'accord sur l'évolution des populations indiennes d'Amérique pendant l'époque pré-colombienne. Originaires d'Asie, des vagues migratoires successives, par le détroit de Behring, ont commencé à peupler le continent américain il y a environ 11 000 ans (Fagan, 1987). Les différents foyers de peuplement qui se sont développés se caractérisaient par leur densité et leur concentration, alors que d'immenses territoires restèrent longtemps pratiquement inhabités. Puis des groupes relativement nombreux se sont constitués après l'an 1000 av. J.-C. dans les zones de culture du maïs, c'est-à-dire sur les hauts plateaux andins et de l'Amérique centrale. Ces foyers de peuplement connurent de grandes civilisations agraires : la métallurgie apparut vers l'an 700, la civilisation urbaine de Teotihuacán, de Cuzco et des Mayas se développa pendant le premier millénaire av. J.-C.

Les cultures de base, qui ont permis l'expansion des foyers de peuplement, étaient le maïs, les haricots, les piments, les courges, l'avocat, etc. On parle de « civilisation du maïs ». Cependant, les Indiens connaissaient des limitations techniques importantes ; en particulier, ils n'utilisaient pas la roue, faute d'animaux de trait, et le maintien des cultures itinérantes entraînait une grande dispersion du peuplement. Il semble, malgré tout, que les crises de sous-production se produisaient plus rarement qu'en Europe. Mais la croissance démographique restait limitée à cause de la forte mortalité et de la faible natalité, caractéristiques habituelles des populations peu développées techniquement.

L'estimation de l'effectif de la population en 1492, à l'arrivée de Christophe Colomb, est un sujet encore très controversé. Les estimations de Paul Rivet en 1924 conduisaient à un total de 40 millions d'habitants pour l'ensemble de l'Amérique pré-colombienne. Jean-Noël Biraben propose 39 millions vers 1500 et J.-D. Durand une fourchette de 30 à 60 millions. Ceci a longtemps semblé excessif, en particulier à des historiens qui, comme Rosenblat proposaient des chiffres plus modérés : 13,3 millions d'Indiens pour l'ensemble du continent, dont : 1 million au nord du Rio Grande, 4,5

millions au Mexique, 1 million en Amérique centrale et aux Antilles, 6,8 millions en Amérique du Sud (Biraben, 1979 ; Rivet, 1924 ; Rosemblat, 1967).

Or des calculs menés à l'Université de Berkeley en 1957 par S.F. Cook et W. Borah ont abouti à des estimations fort différentes. Ils chiffraient la seule population de la Nouvelle-Espagne à 25 millions d'habitants en 1519. Ils supposeraient, d'après Pierre Chaunu, 80 ou 100 millions d'hommes pour l'Amérique pré-colombienne, c'est-à-dire le niveau de la population atteint aux environs de 1920 (Chaunu, 1964 ; Cook et Borah, 1960). Les méthodes utilisées pour ces estimations ont été fortement critiquées sans qu'on puisse proposer des chiffres précis, par manque de données de qualité acceptable. C'est ainsi qu'Assadourian, dans des travaux récents de nature économique, réfute pas à pas l'analyse de la crise démographique et du système colonial de Borah et Cook, et il propose pour le Pérou les mêmes chiffres que Rosenblat sur la base d'une étude du système de production péruvien (Assadourian, 1990). Quoiqu'il en soit, un fait semble acquis : les conséquences démographiques de la colonisation ont été catastrophiques sans qu'il soit possible de chiffrer précisément les pertes en vies humaines.

CONSÉQUENCES DÉMOGRAPHIQUES DE LA COLONISATION

Une des principales conséquences de la colonisation a été une importante diminution de la population. Bien que la conquête ait été effectuée par un nombre réduit de conquérants, la population indienne a été décimée. Aux épidémies, importées d'Europe et d'Afrique, contre lesquelles la population autochtone était sans défense, se sont ajoutés d'autres facteurs majeurs de dépeuplement : guerres meurtrières, déplacements de population, charges économiques sur les indigènes, travail forcé, détérioration du niveau de vie, famines et disettes, etc. Au XVI^e et au début du XVII^e siècles, la population a diminué et une croissance régulière ne put reprendre significativement que dans la deuxième moitié du XVII^e siècle.

D'après Rosenblat, en 1570, la population de l'Amérique n'était plus que de 11 millions d'habitants. Sur ce total, on comptait 8,9 millions d'Indiens en Amérique espagnole, 800 000 au Brésil, et un million au nord du Mexique (Rosenblat, 1954 ; Zavala, 1968). La composition ethnique de la population s'était également largement modifiée. Aux Indiens, il fallait ajouter 140 000 créoles et européens (dont 20 000 au Brésil) et les noirs et castes de mulâtres et de métis : 262 500 dont 30 000 au Brésil². En effet, au XVI^e siècle, il fallut chercher des esclaves africains pour pallier la faiblesse numérique des travailleurs indigènes. C'est ainsi que, dès les premières décennies de la colonisation, la population indienne des Antilles disparut et dût être remplacée par des esclaves. Les Indiens qui peuplaient les îles n'ont en effet pas survécu aux guerres, aux déplacements, aux maladies importées par les Espagnols et au travail forcé.

A partir du XVII^e siècle, la croissance démographique a repris, par mouvement naturel (naissances supérieures aux décès) ou par immigration. Par

exemple, en Nouvelle-Espagne, d'après les taux d'accroissement annuels moyens estimés à partir des baptêmes enregistrés dans diverses paroisses, après le nadir vers 1625, la période 1650-1690 a présenté des taux plutôt élevés, d'au moins 2 % par an. Le XVIII^e siècle s'est caractérisé par une croissance positive mais plus lente. Néanmoins, la grande mortalité de 1737 a marqué l'entrée dans une période de crises démographiques successives jusqu'à la fin de la période coloniale (Rabell, 1986).

La conquête de l'Amérique a abouti à une hausse rapide de la mortalité. Faut de données, il est difficile d'estimer le nombre de décès ou même le niveau de la mortalité de l'Amérique coloniale. Tous les chroniqueurs et historiens rapportent de terribles épidémies. Il y eut ainsi la variole, le typhus, le paludisme, la grippe, la rougeole. On peut citer pour le XVI^e siècle en Nouvelle Espagne, qui englobe le Mexique actuel, les épidémies de 1520, 1531-1532, 1545-1548, 1562-1564, 1576-1580, 1587, 1592-1593, 1595-1597. Celle de 1576-1580 aurait été particulièrement terrible et aurait emporté 40 à 50 % des Indiens. Au Pérou, on rappelle les épidémies les plus létales : 1520-1530, 1550, 1558-1560 et 1585-1591 (Sánchez Albornoz, 1994).

La conquête a mis en contact les continents : d'abord l'Europe, l'Amérique et l'Afrique, puis l'Asie à partir de 1565. Cet extraordinaire brassage d'hommes a eu pour conséquence une répartition des épidémies à travers les continents : ainsi, le paludisme est passé d'Afrique en Amérique, la variole, la rougeole, la peste, sont venus d'Europe, s'ajoutant aux maladies autochtones fort nombreuses, dont le typhus et la grippe virale (Austin Alchon, 1997). Un important fléau, qui sévit encore de nos jours, est né de la colonisation elle-même ; il s'agit de la fièvre jaune, maladie inconnue dans le monde avant le XVI^e siècle (voir encadré).

NOUVELLES CONDITIONS DE PEUPEMENT

Une restructuration complète de l'économie a accompagné la colonisation. Elle s'est traduite, au niveau de la population, par des changements économiques très importants et par des bouleversements sociaux. Par exemple, l'introduction de cultures nouvelles comme le blé et la canne à sucre, ainsi que le développement de l'élevage, ont désorganisé l'équilibre écologique et la production alimentaire traditionnelle.

Avec la colonisation, la production agricole a sacrifié les cultures vivrières indigènes au profit de cultures satisfaisant le marché européen (canne à sucre, cacao, tabac, café, etc.). Les conséquences de ces changements ont été extrêmement préjudiciables pour les populations autochtones. En particulier, le régime alimentaire de base a été appauvri et on a vu apparaître à cette époque l'un des problèmes actuels de l'Amérique latine, la sous-alimentation et les carences alimentaires qui sont fréquentes dans de larges secteurs de la population.

De plus, les colonisateurs se servaient des Indiens comme d'un réservoir de main-d'oeuvre, les Indigènes étant soumis au travail obligatoire dans les mines et les grandes propriétés agricoles. Afin de pouvoir plus facilement les convertir au christianisme, les compter et leur faire payer tribut, des regroupements de population ont eu lieu, rassemblant les populations locales dans de nou-

veaux villages fondés par les colons, de 1 000 à 3 000 habitants, au plan en damier. La plupart des villes ou villages actuels ont ainsi été fondés à l'époque coloniale. Souvent, les hommes fuyaient dans la montagne pour échapper au travail obligatoire. Même lorsqu'ils rejoignaient les villages, la concentration des habitants faisait que les épidémies se propageaient plus vite et les populations en souffraient de toutes façons. De plus, les transferts de main-d'œuvre dans les zones de culture commerciale (cacao, canne à sucre, etc.) avaient comme résultat une fragilité démographique des groupes indigènes et des irrégularités de la natalité dues aux déséquilibres des structures par sexes et âges des populations soumises aux déplacements temporaires de travailleurs.

La fièvre jaune

D'après les études de cette maladie, le vecteur du fléau – le moustique *Aedes Aegypti* – a été transporté d'Afrique en Amérique à l'état de larve dans des barils d'eau douce chargés par les bateaux négriers. Les moustiques ont trouvé l'agent pathogène, un virus du groupe des Arbovirus, qui vivait en Amérique au plus profond de la forêt tropicale. Le tout a ensuite regagné l'Afrique où d'importantes épidémies ont eu lieu, comme celle de Gorée, près de Dakar, en 1778, qui reste tristement fameuse. La fièvre jaune s'est répandue en Amérique. Elle a touché en 1702 l'État de New York et a frappé à plus de quinze reprises, remontant au Québec en 1805. Actuellement, c'est encore un des grands fléaux de l'humanité : citons pour mémoire les épidémies récentes de 1961 en Ethiopie et de 1965 au Sénégal. Les Européens ont d'ailleurs beaucoup souffert de la fièvre jaune en Amérique. Les exemples célèbres ne manquent pas où soldats et civils européens étaient décimés par la maladie : entre autres, lors du siège de Pernambuco et de celui de Campeche. Plus récemment, le percement du Canal de Panamá a connu d'importantes difficultés à cause de cette maladie. Il faut également compter les épidémies qui se sont produites en Espagne, en France, en Angleterre et en Italie, avec 10 000 morts à Barcelone en 1821. Cependant, il faut remarquer que la maladie n'a pas pénétré en Asie (Ashburn, 1947 ; Bustamante, 1958).

Comme, très rapidement, le nombre des indigènes ne suffit plus, l'introduction des esclaves africains commença dès le XVI^e siècle, avec toutes les terribles conséquences démographiques qui s'en suivirent en Afrique même. D'après les estimations de Curtin, le nombre d'esclaves introduit en Amérique se porterait à 125 000 au XVI^e siècle, 1 316 000 au XVII^e siècle, 6 051 700 au XVIII^e siècle, 1 898 400 au XIX^e siècle, soit avant 1870, quand le commerce des esclaves cessa (Curtin, 1969 ; Diop-Maes, 1985). Au total, le prélèvement d'africains est estimé à près de 15 millions d'individus, en grande majorité des hommes car la mortalité était forte pendant la traversée de l'Atlantique et lors de l'adaptation aux nouvelles conditions de vie en esclavage.

On a estimé les pertes par mortalité pendant le voyage à 20 % du XV^e au XVII^e siècles, 15 % au XVIII^e et 10 % au XIX^e, mais ces chiffres sont encore en discussion, car les marchands n'avaient aucun intérêt à perdre une mar-

chandise aussi précieuse. Les assureurs hollandais calculaient 18 % de pertes et les négriers nantais, au XVIII^e siècle, enregistraient en moyenne 15 %, avec des proportions allant de 8 à 37 %. Dans des cas extrêmes, la mortalité pourrait avoir atteint de 15 à 50 % entre le moment de la capture, le voyage, et les premières années de travail de l'esclave africain (Klein, 1986).

Les esclaves noirs constituaient une main-d'œuvre relativement chère (il fallait payer leur transport) et principalement destinée aux plantations de canne à sucre qui demandaient des travailleurs très nombreux, surtout pour couper la canne et la transporter. Les esclaves africains ont donc remplacé les indigènes partout où ceux-ci avaient disparu (Antilles) ou bien étaient en nombre insuffisant pour le travail des plantations. C'est pour cela que, de nos jours, les populations noires d'Amérique latine se trouvent concentrées dans quelques zones alors qu'elles sont absentes de beaucoup d'autres régions, en particulier des foyers de ce peuplement indigène ancien et dense dont nous avons parlé auparavant, comme le Mexique central et les hauts plateaux andins.

De ce point de vue, on peut distinguer plusieurs Amériques : l'Amérique noire, dont Haïti où 98 % de la population en 1968 avait des ancêtres africains ; l'Amérique blanche avec l'Argentine (93 % de blancs), l'Uruguay (95 % de blancs), le Costa Rica et le Chili. Par contre, l'Amérique indienne ou métissée comprend par exemple le Mexique (30 % d'indiens, 55 % de métis, 15 % de créoles en 1950), le Pérou, l'Équateur, la Bolivie, le Guatemala et le Paraguay. Le Brésil, la Colombie et le Venezuela sont, quant à eux, des pays où les populations sont très mélangées : blancs, indiens, métis, noirs, mulâtres, asiatiques s'y côtoient. La plupart de ces différences sont nées pendant l'époque coloniale et se sont accentuées au XIX^e siècle avec les mouvements d'immigration internationale.

GOUVERNER, C'EST PEUPLER : LE XIX^e SIÈCLE

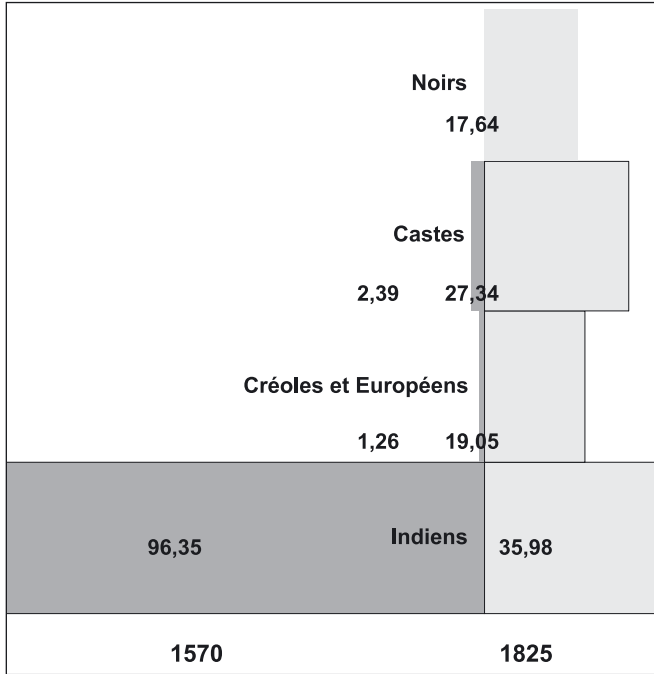
À la fin de l'époque coloniale, les principales estimations pour la population de 1825 sont établies d'après les « *Tablas Geográfico-Políticas del Reino de Nueva España* » du voyageur Alexander von Humboldt : en Amérique hispanique, 18,7 millions d'habitants ; au Brésil : 3,9 millions d'habitants ; aux États-Unis : 10,9 millions d'habitants ; au Canada : 0,9 million d'habitants.

Quant à la composition ethnique, elle s'établissait comme suit :

- en Amérique hispanique : 3,4 millions de Créoles et Européens, 5,5 millions de castes (Métis, Mulâtres, etc.), 7,8 millions d'Indiens non métissés et 2 millions de Noirs.
- au Brésil : 920 000 Créoles et Européens, 700 000 castes (Mulâtres, Métis), 360 000 Indiens et 2 millions de Noirs (Zavala, 1968).

Si l'on compare la composition ethnique de 1825 à celle précédemment citée pour 1570, on remarque les changements fondamentaux introduits par la colonisation dans la répartition des différents groupes ethniques au détriment des Indiens purs qui se fondent en grande partie dans les castes, dans le groupe des Métis principalement (**Graphique n° 2**).

GRAPHIQUE N° 2 : RÉPARTITION ETHNIQUE DE LA POPULATION LATINO-AMÉRICAINNE EN 1570 ET EN 1825 (EN %)



Source : Rosenblat (1954) et Zavala (1968).

Les colonisations espagnole et portugaise ont profondément marqué les populations, et des caractéristiques communes s'y retrouvent. Cependant, à cause de la géographie, du climat, et de l'histoire propre à chaque pays après l'indépendance, des particularismes régionaux sont apparus qui ont eu pour conséquence des évolutions démographiques différentes. À partir du milieu du XIX^e siècle, la population de chaque pays a commencé à connaître sa dynamique propre. En particulier, certains comme le Brésil, l'Argentine et Cuba ont fait massivement appel à l'immigration européenne, surtout après 1860³. Au total, 15 millions d'Européens sont entrés en Amérique latine au XIX^e siècle et dans la première moitié du XX^e, quelquefois de façon temporaire. De 1910 à 1950, par exemple, on estime que 20 % seulement des immigrants se sont installés définitivement. Il faut également souligner la présence d'une immigration de travailleurs (Coolies) venus d'Asie (Tableau n° 3).

Après l'indépendance, certains pays, plus marqués par de fortes concentrations d'Indigènes issus des anciens foyers de peuplement dense, ont conservé des caractéristiques démographiques très proches de celles de la période de la colonisation : forte mortalité, natalité élevée, accroissement naturel lent. De vastes régions sont restées à peu près vides : le bassin de l'Amazonie, par exemple, où les essais d'implantation de populations sont relativement récents. De même la Terre de Feu qui, pour des raisons géo-

TABLEAU N° 3 : L'IMMIGRATION AUX XIX^e ET XX^e SIÈCLES (CHIFFRES EN MILLIERS)

Région ou pays	Population en 1800	Immigration forcée		Immigration européenne			Total net d'immigration
		Esclaves	Coolies asiatiques	1871-1900	1904-1930	1931-1957	1800-1957
		1800-1870	1845-1875				
Amérique du Nord	6 000	200	-	19 728	36 646	5 979	52 707
Amérique latine	19 000	4 000	475	4 330	8 696	2 390	30 551
dont :							
Mexique	6 400	-	-	20	181	20	291
Cuba	400	900	125	210	1 200	50	2 385
Brésil	3 400	2 900	-	1 754	2 315	500	7 694
Argentine	300	-	-	1 790	4 280	900	7 150
Uruguay	-	-	-	340	160	60	705
Venezuela	-	-	-	15	20	750	790
Autres	-	200	350	211	540	120	1 561

Source : Willcox (1929), International migrations et Annuaire Statistiques du Bureau International du Travail.

graphiques et climatiques évidentes, n'était habitée que par d'anciennes peuplades, les Fuégiens, en voie d'extinction, et où la population se concentrait autour de quelques points d'exploitation des ressources naturelles les plus intéressantes (mines, pétrole).

Un des legs de la colonisation a été la concentration des populations, soit dans les zones côtières autour des ports ou des plantations, soit à l'intérieur des terres près des mines, soit dans les villes et anciennes capitales administratives. Ces foyers de peuplement colonial étaient également les zones les mieux dotées en infrastructures. Les axes de communication, en nombre très insuffisant, relient souvent les ports aux mines et aux plantations. Même après l'indépendance, ce schéma est resté longtemps valable et actuellement, les zones les plus peuplées, les mieux dotées en axes de communication, et celles qui sont le plus souvent le lieu d'arrivée des mouvements importants de migrations internes, sont les anciens noyaux de peuplement à l'époque coloniale (Tableau n° 3).

Cet aspect ponctuel du peuplement, qui s'est conservé tout au long du XIX^e siècle, même pour les pays qui ont fait appel à l'immigration européenne, a fait de l'Amérique latine un continent longtemps sous-peuplé. S'y sont ajoutés au XIX^e siècle des problèmes économiques et politiques et des guerres⁴ qui ont fortement perturbé la dynamique des populations. Le grand vide intérieur de l'Amérique du Sud a contribué à la faible densité globale.

À l'aube du XX^e siècle, l'Amérique latine apparaissait en quête d'hommes. Sa population totale était devenue inférieure à celle des États-Unis à la fin du XIX^e siècle, alors que ces derniers étaient beaucoup moins peuplés en 1800 (Tableau n° 4). Or, l'idée d'une Amérique sous-peuplée s'est longtemps maintenue et elle ne s'est effacée que récemment. Alors que le processus conduisant à « l'explosion démographique » était déjà engagé et que les taux de croissance commençaient à s'accroître sous la poussée d'une mortalité en baisse, les prévisions pour le futur de l'époque concluaient à un manque d'hommes et à la nécessité de recourir à l'immigration. Ceci est d'ailleurs fort compréhensible, la mauvaise qualité des données démographiques n'ayant pas permis de percevoir

TABLEAU N° 4 : AMÉRIQUE LATINE. DENSITÉS DE POPULATION PAR PAYS, 1950-2000

Pays	Surface Km2	Densité (habitants par km2)					
		1950	1960	1970	1980	1990	2000
Amérique du Sud							
Argentine	2 782 266	5,7	7,2	8,4	10,1	11,7	13,0
Bolivie	1 085 966	2,8	3,1	4,2	4,2	5,9	7,7
Brésil	8 789 551	5,9	8,3	10,6	13,5	17,9	19,3
Chili	733 218	8,1	10,1	12,1	15,5	18,2	20,6
Colombie	1 136 783	10,5	15,3	20,2	24,5	29,1	37,2
Equateur	257 605	12,4	17,7	25,3	31,6	37,6	46,9
Guyana	208 136	2,0	2,7	3,4	3,6	3,8	3,6
Paraguay	402 351	3,3	4,5	5,9	7,5	10,3	12,9
Pérou	1 291 627	4,8	7,7	10,5	13,2	17,1	20,1
Surinam	146 109	1,5	2,0	2,5	2,4	2,8	2,9
Uruguay	182 873	12,2	14,2	15,2	16,2	17,3	18,2
Venezuela	921 820	5,5	8,2	11,6	15,7	19,6	26,4
Méso-Amérique							
Belize	22 923	3,0	4,1	5,4	6,4	8,2	10,5
Costa Rica	49 960	16,0	26,7	37,5	48,4	71,1	76,3
Cuba	110 297	52,8	63,3	77,7	88,2	96,4	101,5
El Salvador	19 892	93,3	126,2	178,7	230,5	257,3	315,5
Guatemala	109 063	25,6	39,3	47,3	55,5	76,4	103,0
Haïti	27 075	114,4	140,5	159,9	186,7	255,4	308,7
Honduras	112 302	12,2	16,8	23,7	37,8	50,3	58,2
Jamaïque	10 991	127,7	148,2	170,1	194,1	215,5	234,7
Mexique	1 942 977	11,0	14,5	19,3	26,0	32,5	39,0
Nicaragua	126 460	8,4	12,1	14,9	23,1	34,5	39,2
Panamá	72 213	11,2	14,9	19,8	25,0	32,3	37,2
République Dominicaine	48 298	44,2	63,1	83,0	116,9	151,0	173,8

Source : CELADE (2005), América Latina: Urbanización y Evolución de la Población Urbana, 1950-2000.

sur le champ, avec la précision requise, les changements qui se produisaient. Ainsi, Gilberto Loyo, le premier démographe mexicain, s'inquiétait en 1930 des problèmes futurs posés par la « *faiblesse numérique* » de la population mexicaine alors que ses prévisions démographiques étaient peu après largement dépassées. Néanmoins, les problèmes démographiques actuels de l'Amérique latine proviennent d'une croissance de la population très rapide, d'une répartition déséquilibrée du peuplement, et non pas d'une forte densité.